

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

**ET LE DÉSERT
DISPARAÎTRA**

De la même autrice chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Rita

Un si petit oiseau

MARIE PAVLENKO

ET LE DÉSERT
DISPARAÎTRA



VOIR DE PRÈS

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la
jeunesse.

Ce livre a bénéficié d'une bourse à
l'écriture du CNL.

© 2020, Flammarion.

© 2024, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-663-7

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

« Il y a eu des lacs au Sahara, il y en aura peut-être un jour de nouveau. »

Théodore Monod, *Méharées*

Pour Mathias et Aurélien.

Perchée sur son observatoire en bois, elle scrute l'immense étendue sableuse. La chaleur fait trembler les dunes à l'horizon, et la femme plisse les yeux pour mieux voir.

Une branche danse derrière elle. Les jeunes feuilles vibrent, la branche s'abaisse et rebondit au gré du vent. Elle monte, descend, effleure la nuque de la femme qui l'écarte du plat de la main et se concentre à nouveau sur le désert.

Ciel et terre s'emmêlent.

Soudain, au loin, une colonne de sable s'élève. Elle est minuscule, mais la femme l'a déjà repérée.

Lorsqu'elle est sûre de savoir qui s'approche, la femme se retourne et lance au garçon accroupi au pied de l'observatoire :

– Voilà les derniers invités.

– Je vais lire le Livre, alors ?

– Oui. Dès qu'ils seront arrivés, qu'ils auront pu se laver, la cérémonie commencera. Tu pourras lire le Livre. Va prévenir le conseil !

Le garçon sourit, file en slalomant entre les lianes, les racines, les buissons.

La femme le regarde disparaître parmi l'enchevêtrement des troncs, avalé par la forêt qui se déploie derrière l'observatoire. Les petits pieds martèlent le tapis de feuilles mortes, puis le silence.

Elle se redresse, passe une main

dans ses cheveux, les attache mieux.
Elle époussette sa tunique et guette
l'approche de la caravane.

Elle ne laisse rien paraître, mais
elle aussi a hâte que la lecture du
Livre commence.

Le désert s'étend à perte de vue. Trois nuances s'y étalent : l'ocre moiré du sable brûlant, le bleu profond du ciel, et au creux d'une dune, un triangle noir perdu dans l'immensité.

La tente de l'Ancienne.

C'est là que nous allons.

L'odeur du potage monte à mes narines. Nos mères nous ont dit de faire vite pour qu'il reste chaud.

Je serre la main de Tewida. Ses longs cheveux bouclés me chatouillent l'avant-bras.

— Prête ?

Elle brandit son bâton, long cy-

lindre de matière dense acheté à la grande ville. Je me retourne et regarde une dernière fois notre campement. Ma mère est sur le seuil de notre tente. Agacée, elle me fait signe de me dépêcher. La mère de Tewida hoche la tête. Savoir qu'elles nous surveillent me rassure.

— Allons-y !

J'ai peur mais je ne veux pas le montrer. Un pied après l'autre, mes semelles souples s'enfoncent dans le sable mou. Je marche lentement, aussi désinvolte que possible. Ma paume moite me trahit. Elle glisse dans celle de Tewida.

Elle a deux ans de plus que moi mais dépasse déjà ma mère. Son corps est celui d'une femme. J'ai douze ans mais je ressemble encore

à un enfant. D'ailleurs, je n'ai pas le droit de laisser pousser mes cheveux. Dans notre tribu, il faut être acceptée par le cercle des femmes pour ne plus les couper. J'en suis loin.

Le triangle noir grandit.

Tewida me sourit.

— Rien à l'horizon. Nous ne serons pas dévorées aujourd'hui.

Je scrute les concrétions rocheuses, monstres difformes se découpant sur le ciel. Les bêtes excellent dans l'art du camouflage. Elles sont tapies dans les creux et derrière ces formations fantasmagoriques. Je ne quitte pas le campement, je n'ai jamais croisé leur route. Mais de temps en temps, la nuit, elles hantent les abords des tentes, rampent et hurlent, tout près.

Les chasseurs, eux, les connaissent bien. Ils ramènent parfois leurs peaux. Elles ont la couleur du sable troué de noir, des crocs qui tranchent et lacèrent, de larges mâchoires.

Le simple bâton de Tewida est censé nous protéger.

– Ne parle pas trop vite, je grommelle, les bêtes sont vicieuses.

J'hésite avant de verbaliser la suite.

– Que... que fait-on si on trouve l'Ancienne morte ?

– Tu sais bien qu'il n'y a jamais de corps. C'est pour ça que les vieux s'installent loin du campement. Les bêtes rôdent, les flairent, et finissent toujours par les emporter.

Tewida est catégorique. Pourtant, je ne peux m'empêcher de douter.

L'Ancienne s'est exilée il y a deux lunes. Un record. D'habitude, au bout de quelques jours, la tente est vide.

C'est la coutume : quand un vieux est trop âgé pour aider la communauté, qu'il devient un fardeau, il réunit le campement et sollicite la Murfa. Dans la majorité des cas, hommes et femmes l'acceptent. Le lendemain, le vieux distribue ses affaires, donne tout ce qu'il possède. À la tombée du jour, le soleil touche l'horizon, le ciel rouge et le désert flamboient, et l'ancien prononce ses vœux. Une longue procession le mène à la Murfa, la tente de l'exil. Ensuite, chacun lui apporte à manger à tour de rôle. Jusqu'à ce qu'une bête l'emporte. La tente attend alors son prochain occupant.